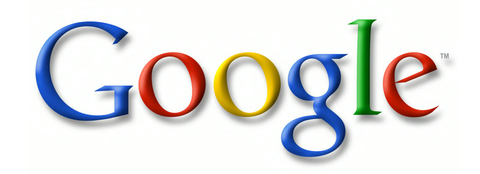
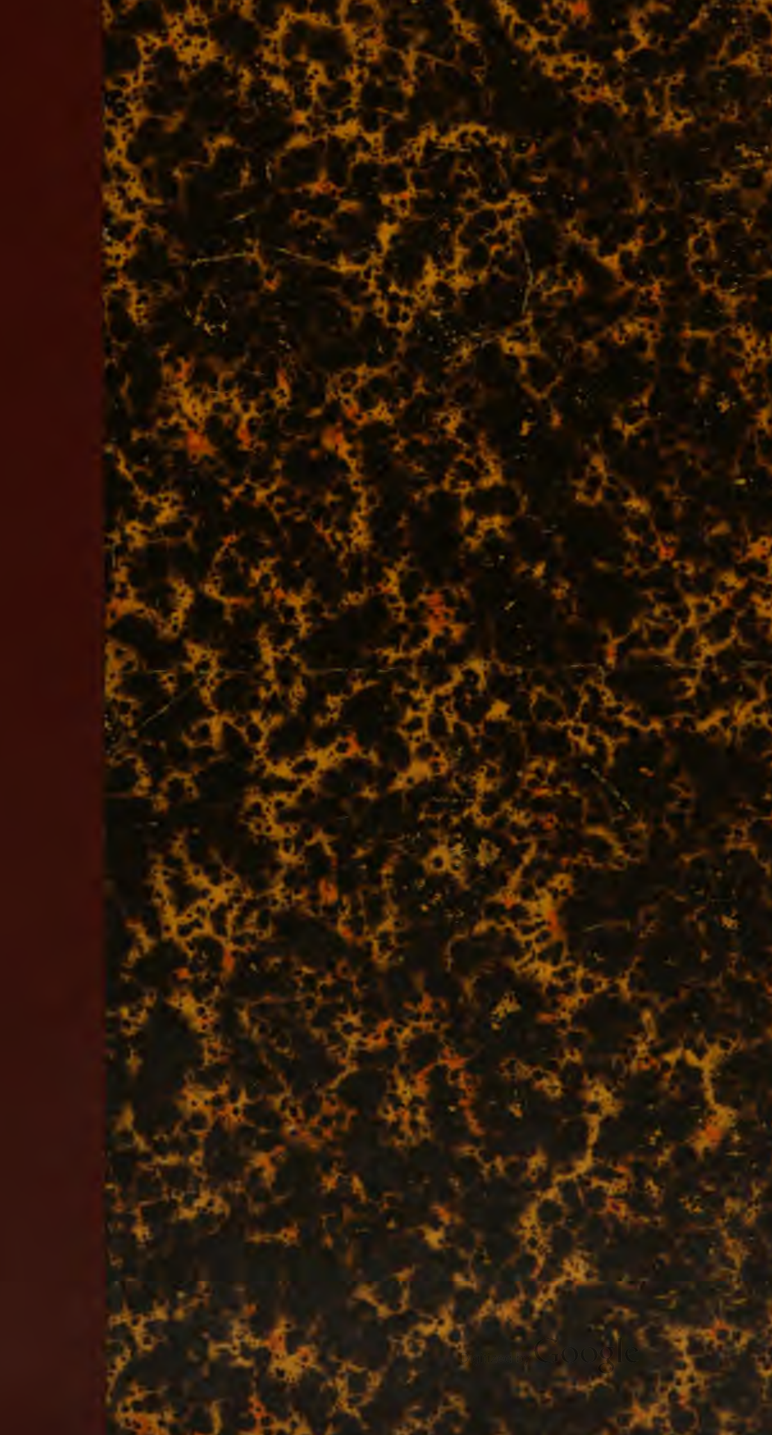




£6

ought from
atchwell



par le chevalier de
Quinsonas

1re éd





LA CAPILOTADE,

POEME,

OU TOUT CE QU'ON VOUDRA;

77me EDITION;

Revûe, corrigée & augmentée de deux ſyllabes & de trois notes priſes ſous l'Arbre de Cracovie.

Par MOMUS.



M. DCC. XLV.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

CEtte Pièce fut composée dans les Thuileries au premier moment que l'on aprit la Victoire qui en fait le sujet.

A mesure que les Editions ont rendu, nous y avons ajouté quelque chose, mais peu, pour ne pas nous ôter les moyens d'en donner de nouvelles.

Il ne nous a pas été possible en si peu de tems & de Vers de faire une rélation aussi exacte que nous l'aurions souhaité; heureusement il en a paru plusieurs en prose. Quelque soin que nous ayons pris d'enrichir le Poëme d'un grand nombre de noms, peut-être y en desireroit-on davantage; mais nous satisferons la curiosité du Public, sitôt que nous aurons les listes que nous avons demandées aux Etats-Majors. Quand nous aurons reçû cette nouvelle recruë de noms, nous laisserons bien loin derriere le grand Despreaux qui n'en a mis qu'une vingtaine dans son passage du Rhin.

Nous nous sommes pressés de donner au Public ces fruits de notre zéle plûtôt que de notre imagination, dans la crainte qu'un retardement de quelques jours ne nous fit accuser d'indifference pour le succès des Armes du Roi.

Nous sacrifions volontiers la réputation de bon Poëte à celle de bon Citoyen, nous croyons avoir suffisamment prouvé, quoique tout le monde ne soit pas de notre avis, que ces deux qualités sont absolument incompatibles.

Quant à la fiction, nous nous garderons bien d'inventer aucune régle à son sujet, on pourroit nous accuser de les avoir moins établies pour servir de préservatif aux autres, contre des défauts imaginaires, que pour être le palliatif des nôtres.

Et puis, n'y a-t'il pas des vérités si généralement reconnuës, qu'il est inutile de les répeter? La belle difficulté, d'orner la vérité des graces de la fiction, & communiquer

à la fiction la force de la vérité, par des fables ingénieusement inventées ou rajeunies avec art? Est-il quelqu'un qui ne sçache qu'il est cent fois plus difficile de tenter même sans y réussir, de caratériser des corps dont les noms sont également terribles aux Muses & aux Ennemis?

Tenter est d'un Héros, réussir est d'un Dieu.

Cette nouvelle Edition a été rédigée en trois minutes. Ainsi qu'on ne s'étonne point des disparates & des fautes de Grammaire qu'on y a laissées. On nous les pardonnera en faveur du feu & des traits d'imagination, qu'un long souper & le vin de Champagne y ont répandus. C'est là notre Hypocrene; c'est dans cette source féconde que nous avons enfin puisé des fictions capables d'anoblir notre ouvrage, & de lui faire accorder le titre de Poëme.

Au reste nous n'avons pas plus l'intention dans cette nouvelle Edition que dans les autres, de dégrader des faits & des noms respectables. Nous demandons la même indulgence que par le passé. Nous admirons sincérement avec toute la France, les Héros & les actions qu'on a voulu célébrer, & rendons justice au zéle de ceux qui s'y sont efforcés.

Nous ne serions pas fâchés pour mettre notre Muse à couvert, d'unir ses intérêts avec le glaive du Roy & le bonheur de la Patrie, *mais la critique judicieuse & clairvoyante, sçauroit fort bien les en séparer.*



LA CAPILOTADE,

POEME A LA MODE.

QUOI! nous sommes Vainqueurs, quoi! le bruyant François,
Chantant jusqu'aux revers tait encor ses succès;
Boileau chantoit si bien n'étant que Satyrique,
Ah! quand verrons-nous donc notre Poëte épique,
Dans *des Plaines de sang* à tort & à travers
S'élancer vers la Mort, qu'il brave dans ses Vers.
Peut-on garder deux jours ce trop honteux silence,
Que fait là ce Chanteur la Gloire de la France?
Qui? L'Historiographe, il ne dort pas ma foi,
Et reconnoit bien mieux les faveurs de son Roi.
Sa Muse décrépite aujourd'hui s'est fardée;
A courir par le monde elle s'est hazardée,
D'un air précipité,
Montrant la rareté,
Pour que chacun admire,
La curiosité
Avec la nouveauté
Qui vous fera bien rire,
Où rien n'est inventé
Qu'un peu de fausseté,

Fille d'un beau délire,
Où l'encens éventé,
Et l'esprit emprunté,
S'éforcent de vous dire :
Messieurs volez, courez, marchez à Fontenoy,
Vous aurez du plaisir, je vais montrer pourquoi.
Voyez premierement le Maréchal de Saxe,
Voyez-le raffermir sa grand ame en son axe,
Il rappelle pour vous ses jours prêts à finir ;
Ma foi s'il n'est François il doit le devenir.
Ça Madame la mort, vous pouvez bien attendre,
Et pour un si beau jour le prêter ou le rendre.
Mais qui diable est là-bas ce Monseigneur qui court ?
C'est le Grand Factotum, il s'apelle d'Harcourt.
Noailles pour son Prince & craintif & fidéle,
Ne se plaît point du tout à le voir en querelle.
Baviere, Pons, Boufflers, Luxembourg & Danoy,
Chabannes & Davray ; du Chailat sans effroi,
Chevrier & Brancas, Monaco, d'Aubeterre,
Turenne, Longonnay, ce grand foudre de Guerre,
Soubise, Pecquigny, du Chailat & Croissi,
Biron, Meuse, Dayen qu'on voit courir aussi,
Chabriant, Duguesclin, d'Aumont, Duras, Chevreuse,
Et Crillon qui n'est pas d'une Race peureuse,
Grammont, Choiseuil, d'Aché, d'Argenson & Craon,
D'Estrée & vous aussi jeune Castelmoron,
Montmorency, Guerchy, le brave Gallerande,
Lavauguyon, au feu vont tous comme à l'offrande,
De même que Lutteaux & le fier Beranger ;
Ainsi pour faire court j'ai voulu les ranger,
Car ma foi tous les noms m'ont embrouillé la tête ;
Je voudrois à chacun donner son Epithete ;
Tels de n'en point avoir pourroient se gendarmer,
Qu'ils sçachent que j'en mets seulement pour rimer.

Tous veulent que la foudre & le jour les éclairent,
Quand un Vers est ronflant qu'importe la Grammaire?
Puisque l'on veut ici voir de la fiction,
Je m'en vais en fourer dans cette Edition.
Ah! voilà que déja tous les Dieux des Montagnes,
Des Bois & des Marais inondent les Campagnes,
Au lieu de se cacher ils sortent de leurs trous,
Sans doute que de peur ils sont devenus fous.
Voyez-vous par là-haut Madame la Fortune
Qui n'étant bonne à rien fait un trou dans la Lune.
Mais j'ai grand'peur aussi, car voilà Cumberland,
Fier d'attaquer LOUIS il en est plus fendant,
Tous ceux qui d'Ilion ont détruit les murailles,
Auprès de ces Guerriers n'étoient que des canailles.
Semblable à notre Roi tel étoit Scipion,
Lorsqu'au fier Annibal il damoit le pion.
Pour éprouver LOUIS mettons tout pêle-mêle,
Que l'Escaut, l'Ennemi, les remparts tout s'en mêle,
Ce Héros s'en bat l'œil; déja d'un ton brutal,
Cent Tonneres de bronze ont donné le signal,
Le métal en est bon, nous les verrons en France,
De force sous-marqués grossir notre Finance.
Ainsi que des vapeurs, foibles jouets des vents,
La solide Colomne avance vers nos rangs.
Arrivez donc, pendarts, ennemis de mon Maître,
Plus farouches que nous & moins vaillans peut-être.
Pourquoi dire peut-être? En prenant ce parti,
On ne risque jamais d'avoir un démenti.
Voyez cette Carcasse avec sa faulx tranchante,
Frapant comme un vieux sourd tout ce qui se présente.
Têtes, Jambes, Cuisses & Bras,
O Ciel l'horrible fricassée!
Tout tombe sous son coutelas,
Le fier Grammont dans l'Elisée

S'en va marri de ſon trépas ;
C'eſt parce qu'avant la mêlée
Dès l'abord étant mis à bas,
Ainſi qu'un autre il ne ſçait pas
La Victoire de ſon bon Maître.
Bientôt il l'aprendra peut-être,
Ma Gazette court après lui,
Mais gare le fleuve d'oubli.
Vous ſceptre des Guerriers. Vous Pancarte ſuberbe,
La mort ſe rit de vous & vous moiſſonne en herbe,
(Pour pouvoir débiter ce vers noble & moral,
De mon autorité je le fais Maréchal)
Puiſque de fiction l'on eſt inſatiable,
Peut-on pas par le faux ſupléer à la Fable ?
Tels que cent étourneaux que ſur un champ de mil,
Abat un Païſan d'un grand coup de fuſil ;
Tombent mille Guerriers, mais Brancas les ralie,
Qu'ils vont bien aux Anglois *faire payer leur vie*,
Dieu de ſang, cruel Mars, ſous ton bras pourfendant,
Mes plus chers amis même ont mordu la pouſſiere,
Je te pardonne cependant,
Puiſqu'à ta fureur meurtriere,
De notre bon Colbert qui payoit le talent,
Echappe un heureux deſcendant.
Laiſſons mourir en paix Lutteaux de ſa bleſſure,
Sans aller à ſes maux ajouter *la torture*,
Et ſans pouſſer au Ciel des *cris mal entendus*,
Que la *tombe* gourmande a grugé *de vertus*,
Ce Héros dont les coups réduiſent tout en poudre,
Aſſis ſur un Tonnerre eſt frapé de la foudre,
De la ſienne ? non pas, l'Anglois la lance auſſi.
Bon, car ce fait obſcur vouloit être éclairci.
Filles de l'Opéra, Griſettes & Ducheſſes,
Que de jolis mignons ravis à vos careſſes,
Ils meurent, le Robin vous offre avec ſes vœux

Des presens que l'Anglois auroit coupés sans eux ;
Mérope a bien prouvé que javois le cœur tendre,
Donnons encor le ton * en pleurant sur leur cendre ;
Quel homme assez jaloux, assez privé de sens,
Pourroit leur envier jusques à *mon encens* ?
J'ai beau crier, pleurer, ma muse languissante ;
Rendroit-elle pour vous la chose moins touchante ?
Quoi l'on dort à mes chants ! ingrats, reveillez-vous,
Et frotez bien vos yeux pour voir de plus grands coups.
Regardez par ici l'Anglois qui s'insinuë,
Sans la Maison du Roy la Bataille est perduë.
Partez fleches de feux, (ce sont les Grenadiers)
Paroissez, *vieux Soldats*, jeunes Carabiniers,
J'aime mieux vous nommer que de vous mal décrire ;
Je m'en applaudirois, on n'en feroit que rire ;
Lancer *de loin la mort que de près vous bravez*,
N'exprime point du tout vos gros fusils rayez,
Un bon Milicien quand il garde son poste
Lance de loin la mort & de près lui ripôste,
Phalanges à Cheval, écrasez sous vos coups,
Ces gens qui sont pourtant presque aussi forts que vous,
Voyez-vous dans ce coin la Victoire cachée,
Ah, s'ils l'appercevoient ! mais qui l'a dénichée ?
Ce n'est pas ces gens-là, le galant Richelieu
Qui connoit tous les coins & furette en tout lieu,
Sent de loin une Dame, & sçait bien la séduire.
Il a bon nés, suivez-le, il sçaura vous conduire,
Je ne dis pas pourtant qu'*il n'est plus de hazards*,
Quand je le fais paroître entre Minerve & Mars,
Heusement pour lui sa valeur est connuë,
Et décide le sens de l'emphase ambiguë.

* Personne n'a plus pleuré à la representation de cette Piéce que son Auteur.

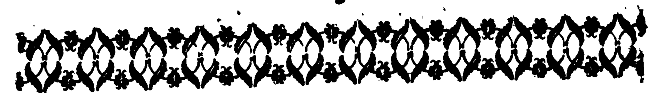
D'un Rempart de gazon .... ici si je voulois
A l'abri de vingt noms respectés des François,
Que de Vers en dépit du bons sens qui me gêne,
Pourroient impunément s'échaper à ma veine.
Mais quoi ces courtisans que l'on voit à Paris,
Ne suivant que l'amour, les plaisirs & les ris.

Voulant plaire	Téméraires
Se frisants,	Conquerans
En commere,	De Bergeres,
Minaudants,	S'occupants,
Sans rien faire,	De mistéres,
Tracassants,	D'un Ruban,
Le parterre,	De chiméres
Offensants,	A l'instant,

Braves comme César ont changé de maniere,
Prenant de leurs Ayeux l'ardeur noble & Guerriere.
C'est ici qu'il me faut une comparaison;
Allons, dans de grands mots, égarons ma raison,
Jupiter, les Titans, la Foudre, le Tonnerre
Sous les coups d'un Guerrier faisons mugir la terre.
Que l'Escaut fasse Gille, & de bien loin d'ici
Que le fier Océan vienne gronder aussi;
Oüi, pour enfler mes Vers que ses flots m'obéïssent,
J'allois dire, mais mal, que les Cieux s'obscurcissent,
L'aspect d'un Roi chéri des Hommes & des Dieux,
Doit-il faire l'effet d'un monstre furieux?
Quoique de fiction je devienne fort chiche,
Ici je veux encor en mettre une postiche.
Que *des Antres du Nord les Vainqueurs des Valois*
Viennent sur un nuage en soufflant dans leurs doigts.
Courage, mes amis, vous Anglois & Bataves,
La frayeur à vos bras a donc mis des entraves;
Avancez, *revenez*, craignez-*vous des bienfaits*?
Il faut vaincre ou mourir, sinon gare *la Paix*,

Car on daigne l'aimer . . . . leur gothique Eloquence,
De cette amphigouri l'obscure extravagance,
Ne rend point le courage à l'Anglois abattu,
Et la férocité le séde à la vertu.
Je parle du Soldat, ah Messieurs je m'excuse!
Je sens combien vous doit & ma bourse & ma muse;
Et pour rien ne voudrois offenser des esprits,
Qui peuvent reclamer leurs biens dans mes écrits.
Clare en vous attaquant plein d'une ardeur extrême,
Prend cette occasion de se venger lui-même.
Ce que c'est que l'exemple! Ah mes chers Irlandois!
Vous valez en ce jour un bataillon François.
Pardon, si quand la rime ou la verve m'entraine,
Me livrant tout d'abord à sa fougue incertaine,
Dans mes vers trop hâtés, je puis blesser quelqu'un;
Nous sommes affranchis des loix du sens commun.
Pour caractériser certain corps intrépide,
Suposons que jadis un *Dragon fut son guide.*
De pied ferme en courant, mais non, je le peins mal;
L'on court & l'on attend à pied comme à cheval.
Une comparaison va me tirer de peine,
C'est ainsi que l'on voit sur les bords de la Seine,
Différemment armés, Cavaliers & Piétons
Pour calmer quelque bruit courir par pelotons,
Vers le lieu du tapage une troupe s'avance,
L'autre en un Carefour s'embusque en grand silence;
On frappe, on se chamaille, & les Crocs effrayez,
Enfilent la venelle assez bien étrillez,
Tels ces égrillars-ci, mais *plus vaillants* sans doute,
Des Anglois bien frottés achevent la déroute.
En frapant dessus eux, notre ancien compagnon,
L'heureux Suisse n'entend ni rime ni raison. (taille,
L'un sur l'autre on se pousse, on coupe, on tranche, on
C'est tout un, dira-t-on, oüi, mais quand on rimaille

Il faut bien des grands mots, & c'eſt-là mon plus fort.
L'Anglois pour cette fois, *craint Loüis & la Mort*,
Non pas qu'il en aït peur, par choix il la veut prendre,
Et peut-être aujourd'hui ſe réſerve à ſe pendre.
On le voit en tout point aimer la liberté;
Je penſe tout de même, hors l'article cité.
D'un très-vilain pendu je me crois l'encolure,
Car un chacun le dit en voyant ma figure,
Et ſi cette raiſon ne m'avoit retenu
Pour plaire à ces Milords je me ſerois pendu,
Mais ma foi, c'eſt aſſez de ſang & de tapage,
Et LOUIS des Anglois arrête le carnage.
Ils ſeront fiers encore, ils n'ont cédé qu'à lui.
Meſſieurs, je ne ments point, je parle d'aujourd'hui.
Ce Vers a du clinquant, lui ſeul vaut un Poëme,
Qu'on ne chicanne point, c'eſt par lui que l'on m'aime.
Toujours ſupérieurs aux Régles comme à l'Art,
Le fier clinquant s'éleve, & par ſon noble écart,
Etonne la raiſon, bien ſouvent il l'entraîne,
Ou brave impunément ſa critique trop vaine.
Par le ſuperbe aveu d'un illuſtre défaut,
Je ferai mes adieux au Spectateur Badaut.
Fermons notre boutique attendant que l'Aurore
D'une autre Edition vous enrichiſſe encore.
Finiſſons comme l'autre avec un compliment;
J'en voudrois bien faire un, mais je ne ſçais comment.
De parler à mon Roi, pourrai-je avoir l'audace,
N'étant avec Momus qu'au plus bas du Parnaſſe.
GRAND ROI, tu ſçais bien vaincre & moi fort mal com-
De te louer ma Muſe en vain voudroit tenter. (pter,
Heureuſe d'obtenir le plus leger ſourire,
Elle ne riſque point de faire encor redire,
Que par un coup du ſort chez ton peuple vanté,
LE PLUS CHÉRI DES ROIS EST LE PLUS MAL CHANTÉ.



EPITRE
DE Melle JAVOTTE, NIECE DU CURÉ *DE FONTENOY,* AU ROY.

SIRE, fais grace à ma hardiesse,
Si d'un Curé la pauvre Niéce
Ose encore t'importuner.
GRAND ROY, daigne me pardonner;
Je céde au desir qui me presse,
Il sçait malgré moi m'entraîner.
Je n'ai fait des Vers de ma vie;
Jamais je n'eus pareille envie,
Et tout-à-coup ce mal me prend;
Car c'en est un le plus souvent.
J'ai condamné cette manie,
Et j'en vais faire la folie.
On fait de même chaque jour;
Pour succomber l'on a son tour:
Malgré tout ce que j'ai pû faire,
Comme moi ne pouvant se taire,

Mon Oncle a chanté tes Exploits;
Je lui dis, mais plus d'une fois:
Ce projet eſt bien téméraire,
Mon cher Oncle ſans vous déplaire;
Mais cela ne ſervit de rien.
Tais-toi, dit-il, laiſſe-moi faire;
Va, je m'en tirerai fort bien,
Et ce n'eſt pas là ton affaire.
Il ſe mit à verſifier,
Moi toujours à contrarier;
C'étoit bien un peu par caprice;
Mais quelquefois avec juſtice,
Surtout pour cette penſion
Qu'il demande avec paſſion.
Vos rimes trop intéreſſées
Sont à mon ſens fort déplacées;
Dis-je encor, lui pour m'occuper:
Javotte, ſongez au ſouper.
Je me tûs, qu'aurois-je pû dire?
Il m'auroit dit peut-être pire:
Il eſt bonhomme cependant;
Mais il radote fort ſouvent,
Alors il devient intraitable,
Et tout droit vous envoye au diable.
Je n'ai pas tort de le blâmer,
Ce n'eſt que pour le trop aimer;
Ce qu'il dit de Monſieur Voltaire;
Etoit encore bien néceſſaire;
Valoit autant n'en point parler;
A quel propos le quereller,
Et lui faire un vilain reproche
Comme s'il prenôit dans ſa poche
Ce qu'il a ramaſſé d'argent,
A chanter le trépaſſement

De ces Hérôs à qui la Parque
A fait passer la triste Barque!
On n'a qu'à le laisser chanter,
S'il déplaît ne pas l'écouter,
Moi qui ne suis qu'une mazette;
Je ne lis jamais la gazette,
Ni tous ces verbiages-là!
Que nous importe tout cela,
Je ne m'en embarasse guere,
Toi, SIRE, tu n'en as que faire;
L'on sçaura tes faits glorieux,
Toujours en tous tems, en tous lieux;
Qu'est-il nécessaire d'écrire
Ce que chaqu'un sçaura redire?
Peut-on oublier ta valeur!
Ah, qu'elle m'a causé de peur!
Mais loin de craindre ta Victoire;
(En vérité tu peux me croire,
Car je parle du fond du cœur)
Je faisois des vœux pour ta gloire.
La Guerre, & toutes ses horreurs
Me presentoient mille frayeurs;
Le bruit redoutable des armes,
Est fait pour causer les allarmes.
Ce jour fameux de Fontenoy,
Que mon cœur ressentit d'effroy!
Je me sauvai dans ma chambrette;
(Ah, bon Dieu comme j'étois faite!)
Notre cher Jannot me suivit,
Et me rassuroit un petit.
Il me disoit : Mademoiselle,
(Tenez, j'étois dans la ruelle,
Il m'en souvient malgré ma peur)
Il me dit donc avec vigueur:

Quoi! votre ame ainsi s'abandonne?
Jannot, c'est que j'ai l'ame bonne,
Je hais la guerre & les combats,
Et je plains ces braves Soldats.
Mon cœur tremble, mais il desire,
Il m'annonce intérieurement
Ce qu'il desire vivement,
Et je croi que le Ciel l'inspire;
Cela ne peut être autrement.
Je l'entends à l'instant me dire:
LOUIS enfin sera vainqueur.
Je me plais à croire mon cœur;
Le bruit redoubla mes alarmes,
Je laissai couler quelques larmes;
Il me rassuroit de son mieux,
(Car c'est un garçon merveilleux;
Vigoureux & plein d'assurance;)
Enfin je perdis connoissance.
Je revins, aussi-tôt j'appris
Le Triomphe du GRAND LOUIS;
A l'instant ce bonheur m'enchante,
Je sentis mon ame contente,
Elle prit un nouvel effort,
Me livrant à ce doux transport;
Mon cœur enchanté de ta gloire
Benira toujours ta victoire.
Pour mettre le comble à nos vœux;
Et nous rendre encor plus heureux,
J'ose demander une grace.
GRAND ROY, laisse dans notre Place;
Je te supplie, un Régiment
Pour cinq ou si ans seulement;
Ou si tu le veux davantage,
Que la garnison dans six mois

Change feulement une fois.
Quel bonheur pour notre Village!
Cela nous feroit un grand bien ;
Nous ne defirerions plus rien.
Les plaifirs régneroient fans ceffe ;
Ils écarteroient la trifteffe
Que la guerre laiffe après foi,
Par le ravage & par l'effroi.
Les François vainqueurs à Cythere ;
Tout comme ils le font à la guerre
Y rappelleront les amours :
Car nous autres bonnes Flamandes ;
De François nous fommes friandes.
Tout rameneroit les beaux jours,
A chaque inftant l'on verroit naître
Des nouveaux Sujets à leur Maître ;
Le Curé tout interefsé
Se trouveroit récompenfé ;
Il auroit un plaifir extrême ;
A celebrer plus d'un baptême ;
Les frais pourroient avec le tems
Le payer des enterremens,
Et de fa lugubre mufique ;
Car fans fçavoir l'Arithmétique ;
Je croirois mon Oncle bien-tôt
Indemnifé plus qu'il ne faut :
Ne rejette point ma priere,
Grand Roy, daignes la fatisfaire.
Pour toi nos vœux feront conftans ;
Et tu nous rendras tous contens,
Nos cœurs pleins de reconnoiffance ;
Beniront à jamais tes loix ;
Heureux que tes vaillans exploits
Nous foumettent à ta puiffance.

Digne rejetton de ſon ſang,
Toy que Mars & Venus chériſſent,
Les Dieux dans ton cœur réuniſſent
Les vertus du ſuprême rang.
Heros, dès tes jeunes années,
Pour les rendre plus fortunées,
L'Hymen s'unit avec l'Amour,
Ces Dieux à tes vœux favorables,
Raſſemblent deux objets aimables
Dignes de la céleſte Cour.
Daigne aujourd'hui m'être propice,
Reçois mon petit compliment.
Je te promets une Nourrice
Pour le petit Prince charmant,
Qu'avec tranſport on verra naître,
Et que le Ciel doit à nos vœux,
Dont nos Niéces & nos Neveux,
Peuvent & doivent ſe promettre
Un Regne juſte & glorieux,
S'il ſuit le pas de ſes Ayeux;
Mais, Grand Roy, ma plume indiſcrete
Auroit dû plûtôt s'arrêter,
Ou plûtôt demeurer muette,
Le reſpect devoit ſurmonter,
Sa fureur qui m'a pris d'écrire,
Mais peut-on dompter ce délire,
On pourroit plus facilement
Arrêter le cours d'un torrent,
Semblable à tes Troupes fougueuſes,
Qui dans leurs fureurs belliqueuſes,
Ne ſuivent qu'un noble couroux:
Tout tombe, tout cede à leurs coups,
Dans leur audacieuſe rage,
Elles vont s'ouvrir un paſſage

Dans les Bataillons Ennemis ;
Leurs cœurs ſont guidés par la gloire ;
Elle ſuit les pas de LOUIS,
Il les conduit à la Victoire,
Mais, Grand Roy, dans ce noble effort ;
Ma folle Muſe prend le mor,
Rimant comme une forcenée
A ce tranſport abandonnée
Rien ne ſçauroit me retenir,
Tu vois que je ne peux finir.
Dans le fond, ſuis-je ſi blâmable ?
C'eſt pour un Heros adorable
Que mon eſprit s'eſt égaré,
La pauvre Niéce du Curé,
Malgré le zéle qui l'inſpire,
Pourroit bien apprêter à rire.
Mais ſi dans mon égarement,
Je peux t'amuſer un moment,
Contente de cet avantage,
Je croirois mon ſort trop heureux ;
Et narguerois les envieux
Qui blâmeront mon bavardage.

FIN.

ODE
SUR LES VICTOIRES DU ROY,
PAR UN ENFANT DE CHŒUR
De la Paroiſſe de FONTENOY.

HEROS de la Gréce & de Rome,
Vous ſous qui l'Univers trembla,
Vous que l'Antiquité renomme,
Ceſar, Alexandre, Sylla ;
Vous dont l'impétueux courage,
A ſçû mériter le ſuffrage
Des Peuples ſoumis à vos Loix ;
Je conſens qu'à jamais l'Hiſtoire
Eterniſe votre mémoire ;
Mais cedez au plus grand des Rois.

Il n'aſpire point à la gloire,
De détrôner des Souverains ;
LOUIS ne cherche la Victoire
Que pour le bonheur des humains,
Son bras aux malheureux propice,
Les ſoûtient contre l'injuſtice
Des plus fiers Ennemis ligués,
Heureux ſi la reconnoiſſance
étoit du moins la récompenſe
Des bienfaits qu'il a prodigués.

Il sçaura braver qui l'offense ;
Rien n'arrêtera ses efforts :
Vous qui dédaignez sa puissance
Soyez punis par vos remords.
Déja la terreur de ses armes
Cause les vives allarmes,
L'Escaut tremble de toutes parts ;
Namur en frémit d'épouvante,
Et dans cette cruelle attente
Bruxelles craint pour ses remparts.

Plus fier que le Dieu des batailles
Maurice conduit nos Guerriers,
Ils vont au pied de tes murailles,
Tournay, moissonner des Lauriers :
Déja LOUIS est à leur tête ;
Mais quel obstacle les arrête ?
Quels sont ces nombreux Bataillons
Qui tels que l'onde mugissante
De la terre en vain gémissante
Couvrent les immenses sillons ?

Les voilà, Peuples de la Seine,
Les voilà ces braves Anglois
Flattés de l'espérance vaine
De s'opposer à vos exploits ;
Pleins d'une valeur meurtriere
Ils osent franchir la barriere,
Rien ne pourra les ralentir :
Courez, courez à la Victoire ;
Pour la vengeance & pour la gloire ;
François, il faut vaincre ou mourir.

Guidés par la fiére Bellone,
Où vont ces généreux Guerriers ?
L'éclair brille, la foudre tonne,
Ils bravent mille affreux dangers,

Ils se choquent, ils se repoussent;
Sur l'acier les glaives s'émoussent,
Quels objets ! j'en frémis d'horreur !
Le vaincu ferme la paupiere,
Et même en perdant la lumiere,
Menace encore son vainqueur.

Une égale ardeur les entraîne;
Parmi ces Escadrons pressés,
La Victoire vole incertaine,
Les combattans sont renversés;
O FONTENOY, sanglant théâtre
De la fureur opiniâtre
Des farouches enfans de Mars;
Vis-tu jamais dans ton enceinte
La mort, le carnage & la crainte,
Voler ainsi de toutes parts!

C'en est fait un bras invisible
Protege l'auguste LOUIS;
Déja ce Monarque invincible
A confondu ses ennemis,
Et le François sous ses auspices
A travers mille précipices
Poursuit l'Anglois épouvanté:
Il fuit! heureux dans sa défaite
Qu'une impénétrable retraite,
Lui procure sa sûreté.

Grand Dieu, quel est ce Prince aimable,
Qui combat auprès de son Roi?
Que vois-je? en ce jour mémorable,
LOUIS, quel triomphe pour toi!
Ton Fils, ce Fils notre espérance,
Né pour le bonheur de la France,
Brave les périls, suit tes pas,
Et les amours qui l'environnent

Dans ces affreux momens s'étonnent,
De le voir voler aux combats.
O vous, que la Parque cruelle
Moiſſonne à la fleur de vos ans,
Héros, dont la gloire immortelle
Craindra peu l'outrage des tems ;
Du ſéjour des Ombres heureuſes
Voyez vos tombes glorieuſes
Couvertes des plus belles fleurs,
Et dans ces demeures paiſibles,
Si vous pouvez être ſenſibles,
Soyez les témoins de nos pleurs.
Quels ſons ont frappé mes oreilles !
Un bruit confus perce les airs,
Le croirai-je, quelles merveilles,
Etonnent encor l'Univers !
Tandis que l'Eſcaut ſur ſes rives,
Voit fuir ces cohortes plaintives,
Victimes de notre valeur,
Vers des climats inacceſſibles,
Suivis de Troupes invincibles,
FREDERIC ſeme la terreur.
Dans l'âge heureux où la moleſſe,
Offre de ſéduiſans appas,
Ce Monarque exempt de foibleſſe,
Ne ſuit que Bellone & Pallas ;
Charles, conſterné, mis en fuite,
Voit ſon eſpérance détruite,
Et ſes projets anéantis ;
Jours fortunés où la Victoire
Pour jamais conſacre la gloire
De FREDERIC & de LOUIS.
Tremble ſur ce triſte préſage,
Tournay, ſauve tes Habitans ;

Que pourra leur foible courage,
Contre des Soldats triomphans?
J'entends les éclats de la foudre,
Je vois tes murs réduits en poudre.
Préviens de si cruels malheurs,
Quel funeste sort te menace !
N'ose plus espérer de grace,
Si tu resistes aux Vainqueurs.
ARRETE Muse téméraire,
Cesse tes belliqueux accens,
Tu dois aujourd'hui pour nous plaire,
Prodiguer un plus doux encens.
De LOUIS vainqueur pacifique,
Chante la clémence héroïque
Digne du plus sage des Rois:
Nouvel objet de sa tendresse,
Tournay comble notre allégresse,
Et subit le joug des François.
POURSUIS ta brillante carriere,
Grand Prince, dompte tes rivaux,
Quelle digue, quelle barriere,
Peut s'oppofer à tes travaux?
Veuille le Ciel dans sa justice
Te couvrir d'une main propice;
Seconder tes sages projets;
Et malgré la Parque ennemie,
Prolonger le cours de ta vie,
Pour le bonheur de tes Sujets.

FIN.

EPITRE
AU ROY
PAR GROS JEAN,

Bedeau, Carillonneur, & Fossoyeur de la Paroisse de Fontenoy.

MONARQUE, le Phénix des Rois,
Quoi, tandis que chacun gazouille;
Que mon vieux Curé se dérouille
Et te fait entendre sa voix,
Que son Vicaire nous chatouille
Par le récit de tes exploits;
Et que le Magister barbouille
Et drappe d'un stile iroquois
Le fameux Chantre des Valois:
Que d'un ton de Goguefredouille
Tous les Marguilliers Fontenois
En fluttant à pleine gargouille
D'un excellent *Vinum* d'Arbois,
Traitent l'Anglois de niguedouille
Et dansent au son des hautbois;
Serai-je comme une citrouille
Sans dire jamais deux ni trois?
Imiterai-je ce Bavarois,
Dont la voix de crainte s'enrouille;

Et qui pour son timide choix
Mérite par tout qu'on le pouille
Pour avoir eu peur des Hongrois
Qui ne sont fiers qu'à la dépouille ?
Non, dussai-je avoir sur les doigts,
Il faut que dans des Vers en ois
Mariés à la rime en ouille,
J'exalte les braves François
Devant qui l'ennemi matois
Fuit, cede, plie & s'agenouille.
Le jour que les Albionnois
Vinrent avec les Hollandois
Pour prendre saucisson, andouille,
Et boire le vin Champenois,
Plus fiers qu'habitans de la Pouille
Ils crurent te donner des loix.
Déja la bleuatre patrouille
A leur aspect est aux abois ;
Dans le Camp tout va de guingois
Et l'Ennemi fouille & refouille.
Maurice, ce fier Saxonnois
Voyant que l'on mord le gravois ;
Que dans le sang chacun gargouille
Comme dans l'eau fait la grenouille,
S'avance vers ces fiers grivois
Dont la vaillance en tant d'endroits
Triompha mille & mille fois,
Leur dit deux mots, une bredouille,
Et leur rappelle leurs exploits.
Lors ils endossent le harnois :
On en vient aux mains, tout se brouille ;
Et nos Cesars en gens adroits,
D'un damas large de trois doigts,
Hachent plus fin que chair d'andouille,

Bras & pieds, ſoit gauches ou droits.
Tout ſe diſperſe & ſe débrouille:
Craignant plus le Sabre François
Que feu Saint Elme ou feu Gregeois;
Et voyant que tout ſe barbouille,
Que de ſang un fleuve les mouille,
Et que malgré tous les convois
Et les renforts de dix endroits,
Maurice hors du Camp les gribouille;
L'ennemi s'enfuit dans le Bois
Comme une timide grenouille:
Et du mieux qu'il peut cette fois
Se barricade & ſe verrouille.
Le vainqueur chargé de dépouille
Bien-tôt s'écrie à pleine voix,
Victoire au HEROS des François.
Si quelqu'un, murmure, ou gazouille
Mal-à-propos ſur tes exploits,
Je leur chanterai ma foi pouille;
Et les gaulerai comme noix.
Je l'ai vû, dirai-je, & j'étois
Ainſi qu'un gros pigeon cauchois,
Les deux pieds dans une gargouille
Juché tout au plus haut des toits;
Et quand j'entendis la Bredouille
Des Soldats bûvant le pivois,
Je deſcendis en tapinois;
Et prenant auſſi-tôt ma douille,
Mes Cloches firent par trois fois
Relindindon, relindindois:
Ce qui veut dire en leur patois,
Vive au moins pour cent mille mois
Le Brave Héros des François.
Ainſi, grand Conquerant, je crois

Que je ferois un niguedouille
Si, peu soigneux d'emplir mon ouille;
Tandis que mon Curé narquois
Devant ton trône s'agenouille
Pour avoir quelque écus tournois,
Mon Epître je finissois
Sans te prouver aussi mes droits.
Il m'en revient par trois endroits:
Comme Fossoyeur pour la fouille,
Carillonneur pour les dindois,
Comme Bedeau (point ne barbouille)
On sçait que c'est mon droit d'empouille.
Ils sont si clairs que j'ennuyrois
Si mieux je les établissois:
Achevons donc, je m'aperçois,
Que par trop ici je gazouille.

F I N.

NEANT
SUR TOUTES
LES REQUETES.

SANS mentir, Monſieur le Curé,
Vous allez d'un air aſſuré
Donner en Cour une Requête,
Qui n'eſt ni juſte, ni honnête?
Vous comptez un nombre de morts;
Et vous exigez de leurs corps,
Un droit de miſe dans la Terre?
A-t-on jamais vû dans la Guerre,
Un Curé taxer ſes Vainqueurs?
Crier pour ſoi, ſes Enterreurs?
Demander ſordides ſalaires,
Pour ſon de chaudron, luminaires;
Un chant langoureux, & forcé
De notre Ennemi terraſſé?
Vous calculez bien à votre aiſe;
Jamais un Commis de Falaiſe
Sçut mieux que vous l'Addition
Et la Multiplication?
VRAIMENT l'on fera des Victoires
Exprès pour enfler vos Mémoires,
A l'âge de quatre-vingt ans
Etre encore de ces gens friands,

Qui font des Rentes casuelles ;
Sur l'espoir des Parques cruelles ?
VOUS prenez, dites-vous, six francs
Pour chaque corps de vos Païsans ,
Et vous croyez sans avoir honte
Faire aux Guerriers morts, un bon compte ?
En mettant un prix, & marché
A vingt sols le corps tout haché ?
AH ! votre conscience est tendre !
Elle en devroit beaucoup plus prendre ?
Nous voïons bien la charité
De votre blanche vétusté.
Elle compte tant par douzaine ,
Par trente, quarante & centaine
Au bout d'un huit sont trois zeros
Que vous ajoûtez à propos ?
Et vous n'êtes pas une bête ,
Vous voudriez sur jeune tête
Affermir ce bon revenu ,
Le coup me paroit ingenu.
ARGENT ou rente viagere
Est toujours chose mobiliaire.
Ce present en vos mains compté
Charmeroit votre Parenté :
Et je juge de votre augure
Que la précaution est sûre.
En passant la donation ,
Sur bras nerveux, plein d'onction :
Dont on connoisse le régime
D'une flegmatique maxime ,
Qui d'un pas lent & mesuré ,
Conserve son air temperé :
Qui toujours dans bonne cuisine
N'ait pour office & discipline

Que le ſoin de boire & manger,
De dormir & ſe ſoulager ?
Que ſes fonctions ſoient parfaites
Sans Médecines indiſcretes,
Qui ſous une précaution
Ont tant fait de migration ?
Qui d'une humeur douce & commode
Ne faſſe rien que par méthode :
Tel eſt le juſte fondement
Qui fait votre diſcernement.
C'est ſçavoir bannir toute crainte;
Vivre à loiſir & ſans contrainte.
Cherchez dans les Canonicats,
Vous trouverez Chanoines gras
Qui ſçavent après leur Office
Se ménager dans l'exercice.
Mais fuyez ces Abbés dodus,
Qui meurent tous de gras fondus:
Encor les valétudinaires :
Ces malades imaginaires,
Qui veulent près de leur Baſſin
Apoticaire, & Médecin,
Qui n'ont point du tout de ſcrupule;
De faire avaler leur pillule,
Pour des maux que l'on n'eut jamais;
Vous envoyent dormir en paix.
Evitez ces gens à chicane,
Leur langue & leur plume profane;
Qui tous contre la vérité,
Font blanchir toute iniquité :
Votre fond courroit trop de riſque;
Ils vous donneroient quinze & biſque,
Mais mettrois-je ſur ces Héros
Qui n'ont de plaiſir ni repos,

Et n'ont en tête que victoire,
Qui ne connoiſſent que la gloire
De LOUIS & leur nation,
Et qui toujours dans l'action,
Qu'il pleuve, qu'il neige, ou qu'il glace
Ne peuvent pas reſter en place;
Qui galopent dans les Vallons
A la tête des bataillons.
Tantôt à droit, tantôt à gauche
Font du carnage une débauche:
Qui ſe fourent dans les détroits
Pour attraper les mal-adroits,
Et vont ſaccager les cohortes
Juſques au-delà leurs portes,
Les coupent, taillent par troupeaux;
Et font de leur ſang des ruiſſeaux:
Dans les bois, comme dans la plaine
De tous côtés vont par centaine,
Courant après leurs révoltés,
Et punir leurs témérités:
NON, non; c'eſt trop riſquer ſa vie;
Car ſi la fureur ennemie,
Par un revers ſe faiſoit jour,
Adieu ma rente, ſans retour:
Tel eſt, Curé, votre langage,
Et votre avarice eſt plus ſage.
Mais moi, ſans faire le Docteur;
Je vais le guérir de la peur.
HUIT mille francs font une ſomme
Qui ne ſe permet pas dans Rome,
Ni par tout pour officier,
Et trois fois en noir pour prier,
C'eſt trop payer votre Muſique,
D'ailleurs les ſectes d'Hérétique

Sont

Sont encor à diminuer :
Hors l'Eglise on doit renvoyer
Ceux qui ne l'adoptent pour Mere ;
Ne connoissent pas Dieu pour Pere :
L'ivraïe est avec le bon grain
Sans aucun changement certain ;
A quitter la Loi de ses Peres,
Vous sçavez qu'on n'y gagne guéres ;
LOÜIS veut bien que les blessés ;
Pêle mêle tous entassés ,
D'une humanité secourable ,
De la même main charitable ;
Soient pensés indistinctement
Et traités tous également ?
POUR l'ame ? sont d'autres affaires ;
C'est aux Curés ; c'est aux Vicaires
A remettre dans leur chemin
Les fourvoïés d'esprit malin.
OR sus ? vous n'eûtes point de peines ;
Aux morts, les paroles sont vaines !
Dans trois offices seulement
Consista tout l'enterrement ?
IL reste donc la table ouverte ?
Examinons ; je suis alerte ;
Quoi ! pour voir ce beau Champ de morts
On alla gruger vos trésors ?
Vertu ! le François n'est pas grue,
Et votre portion congruë
Avec le tour des casuels,
Font bons revenus annuels:
Vous tous Messieurs les gens d'Eglise ;
Vous aimez trop la friandise ,
Les Curés, leurs Niéces, Neveux ;
Ne sont pas gens à voir des gueux ?

Quand on va en Pelerinage ;
Chacun apporte son bagage,
Manque-t-on de précaution
Quand l'Or fait la provision ?
Je prétens, loin qu'il vous en coûte
Que vous devez avoir sans doute,
Reçû grand nombre de Ducats,
De nos Officiers & Soldats ?

Car le François aime à l'extrême
La gloire de son Diadême,
Par tout sa libéralité
Marque sa générosité,

Jamais nation étrangére
N'approcha son Ame guerriere ;
Et ne brilla par la grandeur
De ses bienfaits, & sa splendeur.

Vous ne prenez pas garde encore
A l'apétit qui vous dévore,
Je vois partout que vous trichez,
De l'or vous vous mal entichez.
Votre Cure n'étoit pas riche,
Dites-vous, sous la main d'Autriche ?
Et vous espérez que le Roy
Enrichira le Fontenoy ;
Pour le coup ! voilà toujours comme
On ne peut pas contenter l'homme,
Le Ciel par la frugalité
De quatre-vingt ans de santé,
En voulant modérer sa bourse,
Soutient, & maintient votre course ;
Tombez donc avec moi d'accord
Que la santé vaut un trésor ?
C'est irriter la Providence
Que désirer une abondance,

Qui cauſe à tant d'hommes malheur ;
Jouiſſez donc de ſa faveur.
Qu'a beſoin l'homme en ce bas monde ;
Faut-il qu'il vive en bête immonde ?
Qu'a-t-on à faire de ſon lard ;
Si ce n'eſt pour lever Pillard ?
Du couvert, le vêtir, la ſoupe ;
Quelque peu de vin dans ſa coupe ;
Petite ſalade, & rôti ;
Je le trouve très-bien lôti.
Qu'il rempliſſe ſon miniſtére ;
Soit ſage, à tous doux & ſincére ;
N'intente rixe, ni procès ;
C'eſt le moyen de vivre en paix ;
Permettez encor que je gloſe,
Car il me revient autre cauſe ;
En voyant le cours des combats ;
Vous pouſſiez tous de grands hélas :
Etoit-ce pour nos mains guerrieres ?
Pour qui, s'il vous plaît, vos prieres ?
Je vous tiens ; parlez ſans mentir ;
Au menteur ſuit le repentir.
Si pour nous, vous étiez perfide ?
Si contre nous, votre ame avide
Ne peut donc plus rien exiger ?
Récompenſe-t-on l'Etranger ?
Ses ennemis dans la diſgrace ?
Que la force abbat & terraſſe :
Aux pieds de LOUIS à genoux,
En foule vous viendriez tous :
Malgré toutes ſes abondances
Vous écorneriez ſes Finances,
Et de ſes grands & gras troupeaux
Vous feriez maigres étourneaux :

Ayez donc plus de conſcience ;
Et ceſſez votre impatience,
Ou ſi de votre compliment
Dès qu'il ne viſe qu'à l'argent.
VOYEZ nous autres tous Poëtes ;
Qui ſur la lyre & les trompettes
Rimons tous à tort & travers
Par de grands, moyens, & courts Vers :
D'Epître, Eglogue, Ode, & Poëme,
Recevons-nous aucun Baptême ?
Chacun doit prêcher pour ſon Saint,
Phébus n'eſt plus qu'un Capucin,
Les Muſes n'étant plus de miſe,
On leur voit le cul, la chemiſe ;
On rougit même d'un métier
Qui nourrit mal ſon ouvrier :
Et malgré le grand Emphatique ;
Pegaze eſt devenu bourique,
Le ſel, le ſens, & la raiſon
Sont bannis de ſon horiſon.
QUE donne-t-on dans le comique ?
Et que voit-t-on dans le tragique ?
Point d'inſtructives nouveautés,
Toujours des lambeaux rajuſtés :
Quand une veine vient étique,
Et qu'un Auteur eſt famélique,
Apollon a beau l'animer :
Bonne cuiſine fait rimer.
On voit bien des bouffonneries,
Des piéces de niaiſeries,
Le jeu fait l'opération,
Adieu le ſel & l'onction ;
On ne voit que piéce folâtre,
Et l'on verra ſur le Théâtre,
Bientôt les arracheurs de dents,

Et les vendeurs d'orviétans ;
L'esprit frapé de ce délire,
Le goût de plus en plus s'empire,
Tandis qu'on admire un Acteur,
La farce aux yeux détruit l'Auteur.
FINISSEZ muse babillarde,
Rengainez votre humeur gaillarde,
Dans ce monde on fait ce qu'on peut,
Ne fait ce métier qui ne veut.
Ainsi Pasteur octogenaire,
De Pellegrin le vieux confrere,
Sommes-nous plus que vous heureux,
Tout ne va pas selon ses vœux.
Comme nous attendez la mane,
Le sacré comme le profane,
Dans le besoin sont tous égaux,
Il faut sçavoir souffrir ses maux :
Demander à la Providence,
Qu'elle envoye une heureuse chance,
Le Ciel veut être importuné,
Tout bien compté, tout raisonné,
Il faut toujours être fidéle,
Toujours chanter, marquer son zéle :
Mais comme il ne vous est rien dû,
Qu'en tous vos points j'ai répondu.
Et pour m'avoir rompu la tête,
Je mets Néant sur la Requête.
ATTENDU même que l'on voit
De tous côtés voler l'exploit,
Que votre dangereux exemple
En abandonnant votre temple,
Pousse Vicaire à même ardeur,
Marguillier, Pedagogue, & Chœur.
A former aussi des demandes,

Qui non contens de leurs offrandes;
Veulent du nouveau Pain-Beni,
Leur en donnera-t-on ? nenny,
Ils iront boire à la Fontaine,
Non de l'eau de notre Hipocrene;
Mais d'une eau qui rafraichira,
Leur grande soif appaisera,
Soit de la Meuse ou la Moselle;
Qui bientôt en auront dans l'aile.

FIN.



EPITRE AU PUBLIC,

PAR UN MECHANT POËTE,

Tant en son Nom, que commme portant la parole pour ses Confreres, qui sont en très-grand nombre.

NOUS froids Auteurs, & languissans Poëtes,
Nous croassans corbeaux, & lugubres choüettes,
Du genre humain l'opprobre & le rebut,
Du fond de nos sombres retraittes,
Au PUBLIC indulgent, Salut.
Depuis quatre grands mois n'ayant fait autre chose
Que de vous accabler impunément d'ennui
Par méchans Vers & dégoûtante Prose,
Nous osons encor aujourd'hui
Exercer votre patience,
Et vous demander audience,
Vous supliant très-instamment
Que sans tirer à conséquence,
Nous puissions encor librement
Vous ennuyer pour un moment.

Enfin le tems, ce puissant spécifique,
Dont le cours bienfaisant guérit
Les maux du cœur & de l'esprit,
Vient de nous délivrer d'un mal épidemique
Qui l'automne dernier tout-à-coup nous surprit ;
Mal qu'on peut bien nommer la fiévre poëtique,
Mal plus fâcheux encor pour un pauvre Lecteur,
Qu'il n'est pour le malade Auteur.
LOUIS a suspendu le cours de ses conquêtes ;
Son repos, sa présence, & sa ferme santé
Aux bouillans transports de nos têtes
Fait succéder le calme & la tranquilité,
En attendant qu'une autre nouveauté
Nous ramene les Feux, les Odes, & les Fêtes.
C'est dans cet intervalle & cet heureux repos
De notre fiévre intermittente,
Que nous venons ici d'une ame repentante,
Vous demander pardon d'avoir à ce propos
Inondé le papier d'un déluge de mots.
Non que notre ardeur fût blâmable
D'avoir célébré dans nos chants
Un Prince autant aimé qu'aimable,
C'étoit nous contenter & suivre nos penchans ;
Nous n'avons de regret sincére & véritable
Que d'avoir fait des Vers si plats & si méchans.
Le talent nous manquoit & non pas le courage,
Nous sentons à présent notre incapacité.
Pour mériter votre suffrage,
SEIGNEUR PUBLIC ; hélas ! nous avons tout tenté,
Grands mots, titres pompeux, tout est mis en usage ;
Hors le point nécessaire, & le vrai beau côté
Qui fait agréer un ouvrage,
Ce tour heureux cet air de nouveauté
Qui nous saisit, nous séduit, nous engage,

Et prête de l'éclat même à la vérité.
Le bon goût est chez nous un rare phenomene,
Si deux ou trois Auteurs & quelques favoris
De Thalie & de Melpoméne
Ont sçu plaire au Monarque & contenter Paris,
C'est dans cinq ou six cens, un par chaque centaine
Qui n'est point comme nous l'objet de vos mépris.
L'un déraisonnant sur sa Lyre,
Prend un dérangement d'esprit
Pour un Pindarique délire,
Il s'égare, il s'arrête, il s'enflamme, il tiédit,
Il tombe, il se releve, il tremble, il s'enhardit....,
Et par cinq ou six points du bourbier se retire;
Quand il ne sçait plus ce qu'il dit,
Ni ce qu'il a dessein de dire.
Un autre qui s'attache aux regles du bon sens,
Grammaticalement exact & méthodique,
Ne fait que des Vers languissans,
Et tombe entierement dans le goût prosaïque.
Un autre ragréant sa maigre & hâve verve,
Dur dans ses Vers, obscur dans ses Ecrits,
Par ses croassemens & par ses raucques cris,
Semble écorcher Phebus ou violer Minerve,
Enfin chacun de nous, ou du moins peu s'en faut,
Par quelqu'endroit son Lecteur indispose,
Et disans tous la même chose,
Quand nous nous distinguons c'est par quelque défaut.
En vain nous démembrons Quinaut
Pour en rehausser notre stile.
Des mots vuides de sens l'abondance stérile,
D'un Vers harmonieux le pompeux appareil,
Pour bien chanter LOUIS tout devient inutile;
Nous le comparons au *Soleil*,
Nous lui donnons les noms de *Héros sans pareil*,

D'arbitre de la paix, de foudre de la Guerre ;
C'eſt *l'effroi des Méchans & l'amour de la Terre.* (Rois !
O Titres vraiment beaux, mais communs aux grands
Que ne vous montrez-vous pour la premiere fois ?
Ce feroit ſans tracer un portrait infidéle
Embellir nos Ecrits d'une grace nouvelle.
Mais, hélas ! tout eſt dit ; nos peres trop heureux
Dans le vaſte champ des penſées,
Ont moiſſonné les fleurs à paroître empreſſées :
Ce n'eſt qu'en les pillant qu'on peut ſe venger d'eux,
Si nous ſommes dans l'indigence,
Plaignons encor bien plus notre poſtérité ;
Elle ne peut uſer de la même vengeance,
Ni s'enrichir, hélas ! de notre pauvreté.
L'avenir cependant à ſa veine ouvriere
Va préſenter bien-tôt une vaſte carriere.
Un jeune Prince aimable & vertueux
Va bien-tôt, s'engageant par un Hymen heureux,
Tranſmettre à ſes enfans les vertus de ſon pere,
De Rois & de Héros il va peupler la Terre ;
Pour chanter leurs vertus & leurs faits triomphans,
Que pourons-nous laiſſer à dire à nos enfans ?
Pourront-ils de nos Vers tirer quelqu'avantage ?
Ils n'auront de notre héritage
Qu'un fond de lieux communs, un magazin de mots.
Pauvres Lecteurs alors, que vous ſerez à plaindre !
Que vous aurez peu de repos !
Si comme de nos jours chacun ſans ſe contraindre
Suit l'aveugle fureur de chanter les Héros :
Mais non, Siécle futur, vous n'avez rien à craindre.
Sans doute ou ces Héros ſeront fort au-deſſous
De celui qu'aujourd'hui l'on aime & l'on admire,
Ou les Auteurs plus réſervés que nous
Seront alors guéris de la rage d'écrire.

Que notre exemple au moins puiſſe les retenir !
C'eſt le motif qui nous engage,
SEIGNEUR PUBLIC, à faire en ce dernier ouvrage,
Entre vos mains Acte de repentir;
Déſavouant le verbiage
Que de nos creux cerveaux vous avez vû ſortir:
Nous dépoſons d'Auteurs l'inſenſé perſonnage,
Dont nôtre ſot orgueil nous a fait revêtir,
Et nous chargeons du ſoin de rendre un juſte homage.
Au vrai mérite, au grand courage,
Ceux à qui la nature a daigné départir
De l'art de bien chanter le trop rare avantage.
Que LOUIS déſormais au milieu des combats
Cherchant la mort trouve la gloire,
Nous ne nous efforcerons pas
De le ſuivre, en chantant, de Victoire en Victoire,
Quand nous croirions avoir aſſés de voix
Pour chanter ſes fréquens exploits.
Plutôt que de jamais tomber en récidive,
Quoique l'on nous ait cru poltrons juſqu'aujourd'hui,
LOUIS verra notre foule craintive
Abandonner l'étandard de l'ennui,
Pour aller vaincre ou mourir avec lui.

FIN.

ODE
SUR LA BATAILLE *DE FONTENOY*, ET SUR LA PRISE DE TOURNAY.

FILLES d'immortelle mémoire,
Couronnez mon front de Lauriers:
LOUIS est tout couvert de gloire,
Je chante ses Exploits guerriers.
Loin de moi fastueux delire;
Je ne consacre point ma Lyre
Aux Fables de l'antiquité;
Plein du beau sujet qui m'anime,
Je prens pour voler au sublime
Les aîles de la vérité.

Ennemi des plaisirs tranquilles,
Le Dieu qui préside aux Combats,
A déja deserté les Villes
Et peuplé les champs de Soldats.
LOUIS prend Minerve pour Guide,
Il part, & d'un pas intrépide
Il va glacer l'Aigle d'effroi:
La Victoire suit ses vestiges,

Tout n'annonce que des Prodiges ;
Et le Triomphe de mon Roi.
Tremble, Tournay, la foudre gronde ;
Ces murs, ces énormes remparts,
Sur qui ton vain orgueil se fonde,
Sont ébranlés de toutes parts.
Fremis, ta perte est infaillible,
Déja la Cominge terrible
S'éleve au Ciel avec fracas,
Et va confondre en tes entrailles,
Et les debris de tes Murailles,
Et les debris de tes Soldats.
Tu tiens encor, superbe place,
Contre un invincible Heros ?
Je vois d'où provient ton audace,
J'entens le murmure des flots.
Associés à ta fortune,
Les orgueilleux Fils de Neptune
Marchent, s'aprochent de tes Tours ;
Et leur multitude impuissante
Ranime ta force expirante
Par l'attente d'un promt secours.
Qu'elle avance la Troupe vaine
Sous les ordres de Cumberland ?
LOUIS est déja dans la plaine,
LOUIS est tranquille, il attend ...
Grand Roi, le Soldat te contemple,
Par tes leçons, par ton exemple,
Daigne toi-même l'enseigner ;
Et l'Ennemi va se convaincre
Que le Ciel te forma pour vaincre,
Comme il te forma pour regner.
O nuit ! serre tes voiles sombres ;
Le paisible Dieu des Pavots

Qui se repose dans tes ombres ;
Ne régne point sur les Héros.
Laisse l'Amante de Cephale
Parer la voute Orientale
De l'éclat de son front vermeil :
Le François plein d'impatience,
Est prêt à montrer sa vaillance
Aux premiers regards du soleil.

Ce Dieu commençant sa carriere ;
Contient à peine ses Coursiers
Prêts de retourner en arriere
Epouventés des cris guerriers.
Le signal part, l'Airain resonne ;
Les sons favoris de Bellonne
Reveillent partout le transport ;
Et le bruit affreux du Tonnerre
Evoque du sein de la Terre
Toutes les ombres de la mort.

Tels, à l'aproche de l'orage,
On voit voler les tourbillons,
Tels on voit guidés par la rage
S'agiter mille Bataillons.
Les fiers Escadrons les secondent ;
Tous se choquent, tous se confondent,
La mort moissonne en chaque rang ;
Et bien-tôt une double Armée
Se couvre de feu, de fumée,
Et nage en un fleuve de sang.

Que de victimes entassées !
Que de Colomnes de l'Etat,
Sous la foudre sont renversées.
LOUIS est au fort du Combat ;
Il est partout, rien ne l'étonne,
Partout le Peril l'environne,

Quel miracle peut le ſauver ?
Arrête, épouventable Parque,
Reſpecte un Heros, un Monarque
Qui te voit, & t'oſe braver.
Que vois-je ! mon effroi redouble ;
Le Dauphin parmi les hazards ?
Sur Mars, qui lui-même ſe trouble ;
Il porte d'aſſurés regards.
C'eſt au ſommet de l'Empirée
Qu'à ſa contenance aſſurée,
L'Aigle hardi connoît ſon Fils ;
C'eſt dans le ſang & le carnage
Que le Dauphin par ſon courage,
Paroît digne Fils de LOUIS.
Que ton ardeur ſe renouvelle,
France, quel ſpectacle d'horreur !
Le Lion rugit, étincelle,
L'Enfer lui préte ſa fureur.
Au ſein d'une énorme Colomne,
Megere, Alecton, Tiſiphone,
Raniment l'Anglois chancellant ;
Il s'ouvre un chemin à la gloire,
Et des Lauriers de la Victoire,
Il veut couronner Cumberland.
Des Héros François brave Guide ;
Saxe, fais entendre ta voix.
Partez, volez, Troupe intrepide,
Garde invincible de nos Rois,
Oppoſez le fer & la flâme :
Déja la Colomne s'entame ;
Frapez, tout cede à vos efforts :
L'Anglois ſuccombe, & ſa Phalange
S'ébranle, ſe rompt & ſe change
En une montagne de Morts.

Devant un Roi plus Grand qu'Alcide ;
Le Lion au Meurtre aguerri,
Comme le Cerf devient timide ;
Et s'enfuit au Bois de Barri.
Ses deffenseurs, Germains, Bataves ;
De la crainte foibles Esclaves,
Sentent leur orgueil abatu :
La confusion les separe ;
Et la Victoire se declare
Pour LOUIS & pour la Vertu.

Loin d'un Vainqueur tendre & modeste ;
L'orgueil d'un triomphe si beau ;
Fatal honneur, gloire funeste,
LOUIS voit des siens au Tombeau.
Fontenoy, glorieux théatre,
Qui vis ce Monarque combatre,
Tu vis son courage indompté,
S'allumer au sein du carnage,
Et ne s'éteindre après l'orage,
Que des larmes de sa bonté.

Grand Roi ; Tournay cede & t'implore
Par toi son espoir est détruit
Comme l'astre qui suit l'aurore,
Détruit les ombres de la nuit.
Une orgueilleuse Citadelle,
Que sa force rendit rebelle,
Se soumet enfin à tes loix :
Exemple illustre pour la Flandre ;
C'est triompher que de se rendre
Au plus magnanime des Rois.

FIN.

Lû & approuvé, ce 16 Juillet 1745. CREBILLON.

LES FILLES DE FONTENOY.

PRINCE en tout tems favorisé
Et de Venus & de Bellone,
Du petit avis qu'on vous donne,
Ne soyez point scandalisé.
Nous sommes, ne vous en déplaise,
Plus tristes que défunt Nicaise,
Vous allez d'un air trop aisé,
Et notre sexe est bien lezé
De ce qui rend Paris bien aise.
Tandis que vos Peuples heureux
S'embarassant fort peu des autres,
Chantent vos succès glorieux,
Tandis qu'ils font briller des feux;
Faut-il donc étouffer les nôtres?
FONTENOY qu'on a célébré
Autant & plus qu'un Diocèse,
Pour long-tems d'homme est sévré;
Notre bon homme de Curé
Ne s'amuse qu'à la fadaise,
Il finiroit ses complimens
S'il voyoit nos visages blêmes;
Il s'épuise en longs argumens,
Tandis que nos maux sont extrêmes;
Et vous parle d'Enterremens,
Sans dire un seul mot de Baptêmes:
Bref, en vieillard qui va finir,
Il ne songe qu'à sa Famille:
Mais, Grand Prince, une jeune Fille

Perce plus loin dans l'avenir.
Vous avez fait, en homme sage;
Un grand abbatis de Chapeaux,
Des Exploits si grands & si beaux
Font honneur à notre Village,
Et tort à notre Pucelage;
Vous surpassez tous les Héros,
Mais nous aurions plus de repos
Si vous aviez moins de courage;
Voilà huit mille combattans
Descendus sur le noir rivage;
Il falloit pour un bon usage
En reserver quatre ou cinq cens;
Nous sommes ici toutes Filles,
La plûpart jeunes & gentilles,
Qui recherchons vos intérêts;
Loin de nous entourrer de grilles,
Nous vous aurions fait des Sujets
Qui seroient soûmis & fidelles,
Qui vous serviroient de bon cœur;
Nous le jurons par cette ardeur
Dont vous voyez les étincelles.

La Gloire a pour vous trop d'apas;
Plus vîte qu'un trait d'arbalête,
Vous cherchez par tout les combats,
Et méprisant jusqu'au trépas,
Vous risquez souvent une tête
Que tout l'Univers ne vaut pas.
Grand ROY ce n'est point notre compte,
Quoique ce soit bien fait à vous;
Si nous succombions sous les coups
Notre Sexe riroit de nous,
Comment suporter tant de honte?
Concevez un peu notre ennui,

Nous ſommes femmes comme d'autres;
Vous devez être notre apui,
Et nous confondons aujourd'hui
Nos intérêts avec les vôtres.
Rendez vous aux vœux de l'Amour;
Ne détruiſez point ſon Empire;
Il veut des Sujets: il ſoupire
De les voir périr ſans retour,
Vous en tuez plus en un jour
Qu'en dix ans on n'en peut conſtruire.
Que ſert-il donc à FONTENOY
D'immortaliſer la mémoire
Et les Conquêtes d'un Grand Roi;
Si l'on ne parle dans l'hiſtoire
De ce Village malheureux
Que comme d'un déſert affreux.
Nous n'en diſons pas davantage
SIRE, vos Dames de Paris
Critiqueroient notre langage,
Elles ont toutes des Maris;
Nous avons fait brûler vingt Cierges
Pour vous arrêter en chemin,
Ah ! ſi vous allez de ce train
Nous riſquons fort de mourir Vierges.

FIN.

LES CHANTRES.


Athurin, prend ton Ecritoire,
Et ne souffrons pas que l'histoire,
Dise de moi, comme de toi,
Que les Chantres de Fontenoy,
Sur une célebre Victoire,
N'auront rien écrit à leur Roi,
Tandis que dans le Répertoire,
Des Vers que l'esprit & le cœur,
Viennent d'adresser au Vainqueur;
Depuis le Curé du Village,
Tout jusqu'au Carillonneur,
Pour se donner en étalage,
Semblent s'être piquez d'honneur.
Toutesfois de peur qu'on ne joue
Sur un terme peu ménagé,
Et que sur un Vers allongé,
Apollon ne nous désavoue,
Grand Prince, notre Compliment
Sera bref, (& les plus sinceres
Ne sont pas longs communément ;)
C'est donc avec contentement,
SIRE, que de vos adversaires
Nous avons fait l'Enterrement;
Mais le dirons-nous franchement?
De quelque éclat que vous décore
Leur Office de *Requiem*,
Nous aimons mieux chanter encore;
Domine, salvum fac Regem!

FIN.

LE CURÉ D'ANTOUIN,

CONTRE

LE CURÉ DE FONTENOY.

SIRE, j'aprends, non sans surprise,
Que le Curé de Fontenoy
Par une coupable entreprise
Sur mes droits & sur mon Eglise,
Et sans égard pour vous, Grand Roi;
Prétend compter de clerc à maître
Pour les huit mille enterremens,
Que sans ministére de Prêtre
On a fait dans nos communs champs.
Lorsque la trompette guerriere
Donna le signal aux deux camps,
J'avois commencé mon bréviaire,
(Pareil jour n'est pas ordinaire,
Et l'on y peut bien, sans pécher,
S'abstenir de longue priere)
Pour plus vîte me dépêcher,
J'en mis les trois quarts en arriere;
Et je montai dans mon clocher :
Ce n'étoit pas pour m'y cacher;
La peur n'est qu'en l'ame vulgaire;
Et ne me fit jamais broncher.
Je m'étois posté de maniere
Que je pouvois juger des coups,
Et voir la grêle meurtriere

Du plomb qui tomboit près de vous.
Couvert de feux & de poussiere,
Saxe, Soldat & Général,
Faisoit si bien & tant de mal,
SIRE, que dans l'armée entiere
Il n'eût eu que vous pour rival,
Si du François que son Roi méne;
L'amour & la valeur hautaine
Ne l'en rendoient presque l'égal.
Dès que l'Anglois eût pris la fuite,
Je descendis de ma guérite,
Mon Bedeau vous carillonna,
Avec moi mon peuple entonna,
Te Deum pour votre victoire.
Nous prîmes grand soin des blessez,
Mais pour les pauvres trépassez,
Jonchez au champ de votre gloire,
Les uns sur les autres pressez,
Affublé de l'étole noire,
Je récitai le *Libera* :
Et leur donnant de l'aspersoire,
Mon Vicaire leur délivra
Le Passeport du Purgatoire.
Le vieux Curé de Fontenoy
En a-t-il donc fait plus que moi ?
Il faut que chacun ait son compte,
Comment se peut-il qu'au décompte
Qu'il donne à votre Majesté,
Il place tout dans son domaine,
Sans mettre rien de mon côté ?
Son injustice est bien certaine.
SIRE, Vous en fûtes témoin;
Et tel le rendra votre histoire,
Le choc fut plus fort vers Antoüin;

C'eſt même ſur mon territoire ;
Que ſe déclara la victoire.
Pour en faire un lieu de renom ;
Je prétendrois que de ſon nom
On devroit nommer la Bataille,
Si l'heureux nom de Fontenoy
N'étoit fait pour celui de Roi.
Bien fou, qui pour un mot chamaille ;
Je ne veux donc à mon voiſin
Sur ce point là chercher querelle,
Pourvu qu'il demeure certain,
Que c'eſt moitié ſur mon terrein ;
Que nâquit la palme immortelle,
Dont la Gloire orna votre main.
Mais pour venir à l'honoraire
Qu'exige de vous mon Confrere,
Puiſqu'il m'en apartient moitié,
J'entends traiter de cette affaire
Avec vous ſur un autre pié,
Et n'être pas ſi mercenaire,
Que le Paſteur octogenaire
Qui vous demande huit mille francs ;
Ou quelque Rente viagere,
Pour ſubſtanter ſes derniers ans.
Encore que mon bénéfice
Soit auſſi mince que le ſien,
SIRE, de vous je ne veux rien :
C'eſt de ma part une juſtice :
Vous nous avez fait tant de bien
En briſant le joug Autrichien,
Sous lequel gémiſſoient nos têtes
Et nos champs à regret ſoignez ;
Que nous ſentons par vos conquêtes,
Qu'on n'eſt heureux qu'où vous régnez.

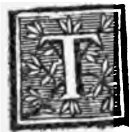
FIN.



LA PALME,

Vers allégoriques sur la Victoire du Roy.

CVI DEBITA LAVS EST.



Rois Déesses un jour demandoient à la Gloire;
La Palme que les Dieux avoient mise en sa main,
Toutes la méritoient, si l'on vouloit les croire,
Et le choix étoit incertain;
Si la Justice m'est renduë,
C'est à moi, disoit la Valeur,
C'est à moi que la Palme est duë.
Qui peut me disputer entre vous cet honneur,
Je porte par un vol rapide,
Mon Héros jusques dans les Cieux;
Et sans moi le vaillant Alcide
Ne seroit pas au rang des Dieux.
Que peut sans moi par sa vaillance,
Le Héros le plus Belliqueux,
Si je ne le conduis repliquoit la Prudence:
C'est un torrent impétueux,
Faisant grand bruit quand il s'élance;
Qui se brise souvent par trop de violence:
Les Grecs avec Achille étoient victorieux,
Toutefois les Troyens sans le prudent Ulisse;
Quoique serrez de toutes parts,
Vaincus, moins par le fer que par son artifice,
Un jour n'eussent pas vû renverser leurs remparts.

Un Conquérant par vous s'éleve au rang suprême ;
Mais en est-il plus grand pour être redouté ?
Non non, le vrai Héros est celui que l'on aime,
Disoit à son tour la Bonté.
Tite qui de son Peuple est apellé le Pere,
Fut à Rome plus respecté
Que s'il eut dans ses mains fait gronder le Tonnere :
Enfin par sa douceur après sa cruauté,
Auguste vit son régne adoré sur la terre.
Qui préférer des trois, comment aprétier ;
Avec une juste sagesse,
Leurs mérites particulier ?
La Palme paroissoit dûë à chaque Déesse,
Et la gloire en suspens n'osoit la confier,
Quand parut à leurs yeux un généreux Guerrier,
Sur son auguste front on voyoit la Prudence,
La valeur jointe à la Clémence ;
Il étoit devant Fontenoy ;
Où l'Anglois abatu sous le poids de ses armes.
Après de vains efforts fuïoit avec effroy.
Là ! Vainqueur au milieu du trouble & des allarmes
Il étendoit ses soins sur ses fiers Ennemis.
C'est redoubler sa gloire
De sçavoir noblement user de la Victoire :
A ces traits glorieux on reconnut LOUIS.
Les Déesses alors terminant leur querelle ;
Et chacune pensant triompher en secret,
Par un choix unanime à ce Héros parfait
Cédérent la Palme immortelle.

FIN.

DIALOGUE ENTRE UN GRASSIN ET UN PAISAN.

Au sujet du Poëme sur la Bataille de Fontenoy.

LE PAISAN.



Argue', Fillot, je soms bian aise de t'avoir comme-ça rencontré sus ce pont Saint Michel: morguè comme t'es grandi! Sans compter que te vla brave comme ellapin dont t'as le poil autour de ta camisolle bleue.

LE GRASSIN.

Convenez donc, mon Parrain, qu'un sabre me va mieux qu'une bêche.

LE PAISAN.

Tu n'as jamais si bian fait que de quitter le grand charonne pour t'enroller dans la guerre militaire.

LE GRASSIN.

Je vous en répons: je ne serois morbleu qu'un misérable paisan, & me voilà en passe d'être un des premiers Officiers subalternes de notre Régiment.

LE PAISAN.

Et dis-moi donc, Fillot, qu'est ce que tu vians faire à Paris, pendant que tes camarades couchont là bas à la belle étoile?

LE GRASSIN.

Je viens faire recrue: voulez-vous que je vous engage?

LE PAISAN.

Si j'avois vingt ans de moins sur la tête, faudroit pas m'en défier; j'ai toujours été hazardeux, vois-tu, & de mon tems quand n'en tiroit cheux nous à la milice, je boutois toujours

le premier la main dans le chapiau ; mais tout en vuidant note pinte, conte-moi donc un peu de ste bataille de Fontenoy : y étois-tu pas ?

LE GRASSIN.

Oui da j'y étois, mordié, & des plus près !

LE PAISAN.

An dit qu'ous aviais affaire là à des vivans qui n'étions pas de paille.

LE GRASSIN.

Ça faisoit de fiers Gars, vantez-vous en ; mais à bon chat bon rat, sarpejeu ! Nous leur avons taillé diablement des croupieres ; au diable ceux qui regardoient derriere eux : mais n'avez-vous pas eu ici des rélations de tout cela ?

LE PAISAN.

Voirement ! je n'en ons pas manqué. Un jour maître Nicolas note Magister nous aportit de Paris une gazette tout autrement faite que les accoutumées, & qui venoit, se faisoit-i, de l'Estoc d'un nommé M. V.... I nous la lizit cheux Pierre le Tavernier ; mais jarnicoton je n'y comprenîmes rian tous tant que j'étions, & si y avoit pourtant avec nous note Bediau qui est une aussi bonne tête qu'il y en ait dans le lieu.

LE GRASSIN.

Et vous aviez tort par la sacre-non pas d'un chien ; c'est un excellent morceau, & qui tiendra bien son coin dans l'histoire.

LE PAISAN.

Ce que l'y a de pus bouffon à ça, c'est que quatre jours après note Carillonneux nous aportit itou une autre Gazette sur le même moule faite par un autre M. V.... & pis encor... & pis encor... jusqu'à la somme & concurrence de cinq, & toujours la même Chanson à queuques versets près ; y faut que ste famille des V.... ayont la queue bian longue ; s'ils se ressemblont tretous par la mine comme par l'esprit, leux pere doit s'y tromper, & n'en dit ben vrai quand n'en dit que les biaux esprits se rencontront ; car pargué, ceux-là se sont rencontrés comme s'ils s'étiont baillés le mot.

LE GRASSIN.

Ha ha ! Parbleu il est bon là : vous donnez bien dans le godan mon bon homme de Parrein ; il n'y a qu'un Monsieur V.... au monde, & ces cinq morceaux-là sont de sa main.

LE PAISAN.

C'a se peut-i, Fillot, ça se peut-i ?

LE GRASSIN.

Rien n'est plus vrai.

LE PAISAN.

Ban, ban, tu gausses. Comment! Tu veux me faire accroire qu'un homme qui a de l'esprit jusqu'à se faire mouler, recommence comme ça par cinq ou six fois l'une après l'autre la même turelure? Eh fi, fi! Je ne sis qu'un cheti Paisan; je n'ai jamais fourré mon nez dans tous les brimborions de ste Phisolophie; je ne fais ni méquier ni marchandise de Poëtrie, mais je srois morguè bian fâché que tous les carés de mon jardin se ressemblissiont.

LE GRASSIN.

N'avez-vous pas remarqué qu'il y a toujours de la différence des unes aux autres?

LE PAISAN.

Tian, Fillot, c'est tout comme qui diroit une planche de carottes là où an auroit fouré queuques panets par-cy par-là par mégarde.

LE GRASSIN.

Mais aussi vous devriez considérer que cela a peut-être été fait en très-peu de tems.

LE PAISAN.

Et marguè, que n'en prenoit-il assez?

LE GRASSIN.

Aparemment qu'il a voulu avoir l'avantage de parler le premier de la victoire que le Roi a remporté sur ses ennemis.

LE PAISAN.

Ste raison ne vaut cor rian: note Magister dit qu'en cas d'a l'égard de ces choses-là, qu'i ne faut pas tant se presser, parce que les meilleurs sont toujours les premiers.

LE GRASSIN.

Votre Magister est aparemment le bel esprit du Village?

LE PAISAN.

Il en a assez pour ne pas se faire mouler li-même; mais tout ça ni fait rian; ça n'empêche pas que ton ou tes M[rs] V.... ne soiont des affronteux, tout de pis le pus ptit jusqu'au pus grand.

LE GRASSIN.

Là là, tout doux, moderez-vous un peu; on ne doit pas avancer certaines choses.

LE PAISAN.

Comment, ventreguè, que je me modere! Que je n'avance rian... Eh mais Fillot, t'as bon esprit, bon entendement, accoute-moi. Pourquoi stolibrius-là n'a-t-i chanté,

comme il l'apelle, que trois mots & une bredouille sus note brave Roi, & sus son enfant ? Est-ce qu'is ne méritions pas bèn un gros livre chacun ? Je n'avons pas vû ste Bataille-là moi, mais quand an nous a dit que note bon Roi & son Fieu entendions ronfler le canon comme une flute douce, & que tout ce qui les chêmoit étoit tant seulement de voir tuer leux monde : Je pleurions tretous à chaudes larmes de voir de si bons cœurs; je pleurîmes de tristesse quand i fut malade, & je n'eumes pas le courage de donner un coup de bêche; mais ste plereurie-ci étoit joyeuse; jons chanté, pisque chanté y a, la mere Gaudichon pendant trois jours; jons dansé, falloit voir : je n'ons pas donné à la terre un seul coup de hoyau; mais nos femmes n'y avons rian pardu. J'ons bû, ah Jarniguè, comme des Satans : varitablement pour cet artique-là on n'a rian à nous réprocher; & tout ça en réjouissance de la valeureuseté & du pied frame qu'a tenu note bon Roi, & pis après je sommes partis de cheux nous à beau pied, sans lance, pour aller à Paris voir tirer le *Tedium* de la Gréve.

LE GRASSIN.

Cela étoit fort bien fait à vous, vous ne pouviez vous réjouir pour une action plus glorieuse; mais il ne faut pas blâmer M. V.... s'il n'a pas dit tout ce qu'il sçavoit sur le Roi; c'est sans doute qu'il le réserve pour une autre occasion.

LE PAISAN.

Ah Note bon Roi ! si tant seulement l'ombre de vote parsonne passoit dans note village, je metrions toutes les cloches en branle, les petites comme les grosses, je ne gardrions rian pour une aute fois : non, c'est pis qu'une honte, car c'est une vargogne pour ce chanteux-là de n'avoir presque pas sonné mot sur un bon & brave Roi qui le paye pour çà, à ce qu'on di, & qui le quient cheux-ly à pot & à rot.

LE GRASSIN.

Parions que c'est Maître Nicolas qui vous fourre dans la tête tout ce que vous dites contre ce M. V....

LE PAISAN.

Non, morguè, je n'en veux seulement qu'aux ingrats.... & pis, ce qu'an dit encore que c'est un glorieux qui ne trouve rian de bon que ce qu'i fait; les morts, les vivans, i vous les vilipande tretous dans de petits livrets. Ly a, dit-on, à Paris un endroit où ils sont quarante qui avont de l'esprit comme quatre; eh bian ! ne se gobarge-t-il pas itou d'eux à leux nez & à leux barbe, à cause, se fait-on, qu'ils n'avont pas voulu faire plaee à son esprit hargneux ?

LE GRASSIN.

Doucement donc, mon Parrein, vous vous emportez mal à propos : aparemment que votre Magister se mêle aussi quelquefois de faire des vers, & que c'est par jalousie qu'il en parle.

LE PAISAN.

Nannin, c'est un bon homme qui ne diroit pas pis que son nom à un enfant; mais ne parlons pas de ça : car aussi bian j'avons oui dire qu'il y avoit commeça un autre bel esprit, qui faisant voir le Bé jaune à ton M. V.... ly avoit bian rivé son clou, & bravement baillé la monoye de sa piéce. Stapendant quien, Fillot, toi qui sçais lire, dis-moi un peu ce que chante ce livret-là ; un vendeux de ces ruës m'a dit que ça parloit du Roi ; pour ly l'argent ne me quient pas aux doigts, & je l'y ai bravement donné ce qui m'en a demandé.

LE GRASSIN.

Ah! Par la sambleu je suis sûr que vous allez bien regretter votre argent, car c'est encore une nouvelle Gazette de ce M. V...,

LE PAISAN.

Qu'apelles-tu?

LE GRASSIN.

Ce morceau-là est ce que vous avez déja vû cinq fois.

LE PAISAN.

Miséricorde! Et mais, Fillot, c'est pis qu'une magie : voyez-vous staffronteux de Livrier qui l'a moulé une fois plus ptit que les autres afin d'attraper les Glaudes.

LE GRASSIN.

Ne vous fâchez pas : il y a dans celui-ci une épitre au Roi & un discours préliminaire.

LE PAISAN.

Voyons donc ce que ce *Luminaire*-là nous fra voir, & comment cet homme-là s'y prend pour parler à la prope parsonne du Roi.... Eh mais, Fillot, tu lis toujours sans me mot dire ; degoise-moi donc queuque chose pour mon argent.

LE GRASSIN.

Je trouve que cette Epitre est bien tournée ; elle ne dit que la vérité : *Le nom de* VOTRE MAJESTÉ *fera passer cette foible esquisse à la prostérité comme un monument authentique de tant de belles actions faites en votre présence à l'exemple des vôtres.*

LE PAISAN.

Oui c'est bien trouvé ; mais je trouve qu'il a encor pûs tort dans stelle-ci que dans les autes ; car puisqu'i fait tant que de

parler à note bon Roi, maugré sa modestie i falloit qu'i ne parlit que de ces actions d'exemple, & qu'i mit les ceux des autes ablativo tout en un tas, sans les aller comme ça débiter par le menu aux dépens les uns des autes, & faire des jaloux. Quand je payons la taille du Village, vois-tu, je fesons au monopoleux la somme qu'i demande, & Jean qui ne paye que trente sols a autant de part à la parfaction de l'impôt comme Piarre qui en paye dix écus, à cause qu'il est pus riche que Jean.

LE GRASSIN.

Ouais, vous êtes bien entêté mon Parrein, vous en voulez furieusement à ce M. V....... mais lisons son Discours préliminaire, peut-être qu'il vous rapatriera avec lui.

LE PAISAN.

Nannin, n'en prens pas la peine, je me doute à peu près de ce que c'est, & je vas parier note écot, que ce discours-là est queuque excuse qu'il a maniganсé pour nous faire avaler le goujon: morguene j'en ons pus apris dans la gazette toute unie, que dans ces six là de Poëtrie: au surplus, donne toujours à cause de l'Image, je la baillerons à nos enfans pour jouer à la chapelle: mais je ne m'ennuye brin à deviser sus note bon Roi, & vla l'heure qu'i faut que j'aille au marché gagner de quoi acheter de pus belles nouvelles que stelles-là; adieu Fillot, quand t'auras retourné à la guerre, fais nous queuque lette, afin que j'aprenions au juste ce qui sera arrivé là-bas.

LE GRASSIN.

Je n'y manquerai pas mon Parrein, adieu, jusqu'au revoir, sans oublier mes complimens à toute la famille, & surtout Loüison qui doit être un morceau à croquer. Donnez-lui cette chanson de ma part; c'est un de nos camarades qui l'a faite: c'est ça qu'on peut apeller du beau, du vrai & du bon.



CHANSON NOUVELLE.

Sur l'Air, *Si t'avois connu M. de Catinat, &c.*

PUISQUE pour note Roi chacun fait des chanſons,
J'aurons même honneur qu'eux ſi comme eux j'en feſons :
Meſſieurs les biaux eſprits penſont ce qu'ils diſiont,
Mais nous autes je diſons tout ce que je penſons.

LOUIS, ſi je n'avons apris à bien rimer,
J'ons un pûs biau talent, c'eſt ſtila de t'aimer :
De ſon corps, de ſon cœur te ſert un Grenadier ;
Un Poëte avec ſes vers ne te ſert qu'en papier.

Un tas de chiens d'Auteurs avec leux biau jargon,
Débatiſons Ceſar pour te donner ſon nom :
T'aplons auſſi Titus, ils en avont menti,
T'es plus grand que tout ça, car ton nom eſt LOUIS.

De quoi ſe mêlont-ils de copier tes exploits,
Voyont-ils comme nous le travail que tu fais !
C'eſt à nous d'en jaſer : leux ſacré gueux d'eſpris,
Valont-ils le proverbe de VIVE LOUIS.

Sont tous des engueuſeux, quand ils t'avont chanté,
C'étoit moins pour ta gloire que pour leux vanité ;
Pour afin qu'on leux diſe, en vérité Monſieur,
Faut avoir ben d'eſprit pour faire tout ça par cœur.

FIN.

